Document generated on 06/01/2025 1:11 p.m.

Liberté

Réel, réalisme littéraire et connaissance

Pierre Bélisle

Volume 12, Number 1, January–February 1970

URI: https://id.erudit.org/iderudit/29717ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bélisle, P. (1970). Réel, réalisme littéraire et connaissance. *Liberté*, *12*(1), 53–56.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Réel, réalisme littéraire et connaissance

Roy Rodgers enfourche son vif coursier Silver. Il galope tant et si bien qu'à la fin il rattrape et ligote les trois bandits qu'il remet fièrement entre les mains du shériff. Le Saint, les Incorruptibles et Batman agissent de même. Leur fonction est évidente : structurer l'image d'un monde où vivre n'est pas un malaise. En une heure, que de souffrances abolies en la joie du devoir accompli ! Que d'attitudes exemplaires, bases d'un univers transparent dont on ne peut qu'admirer la sagesse !

• • • •

Dans le métro, il y a de l'art. « Des murailles. » De drôles de choses toutes croches. Incompréhensibles ces bébelles qui ne représentent pas la réalité. Oui, gaspillage que ces inutiles complications de la vie.

Devant les oeuvres, le peuple bougonne tandis que le critique se fait son porte-parole : « produit de la mode, . . . ça leur passera », « des charleboiseries », « à quand ces oeuvres pures, claires que nous attendons toujours . . . », (et l'on pense, en soupirant, à *Maria Chapdelaine,* à *Un Homme et son péché* . . .).

• • • •

L'on condamne les oeuvres contemporaines, sous prétexte qu'elles sont infidèles au réel. Et l'on ne s'aperçoit même pas que ce que l'on exige d'elles, c'est qu'elles soient à l'image de ce que l'on croit être le réel, un monde à structure Roy Rodgers.

• • • •

Mais qu'est le réel ? Quel est donc *le vrai réel* ? Est-ce celui de Jean-Paul Sartre, celui des chrétiens, celui de Freud, celui de Lévi-Strauss, le mien ou celui de Roy Rodgers ?

Avouons-le, le réel dont on parle est nécessairement le produit d'une perception particulière et d'un vocabulaire déterminé. Un arbre est un objet variable selon qu'il est appréhendé et parlé par un bûcheron, un prêtre, un draveur ou un fonctionnaire du ministère des forêts. Comment pourrait-on prétendre connaître la réalité puisque la nommer c'est déjà la transformer, l'humaniser.

Dans ses *Essais critiques,* Roland Barthes le précise : « ... le réel n'est jamais lui-même qu'une inférence ; lorsqu'on déclare copier le réel, cela veut dire qu'on choisit telle inférence et non pas telle autre : le réalisme est à sa naissance soumis à la responsabilité d'un choix»[1]. Impossible dès lors de savoir, dans l'absolu, qui de Balzac, Stendhal, Flaubert ou Zola est le plus réaliste. La réponse réside dans la définition que l'on donnera du mot réalité.

• • • •

Ceci ne va pas sans conséquences. Quiconque entend aborder l'art dans la perspective d'un lien analogique nécessaire entre les oeuvres et le réel doit, simplement par souci d'honnêteté, annoncer son système de lecture, définir sa notion de réalité. Or, la critique dite traditionnelle refuse précisément de se soumettre à cette exigence. Elle persiste opiniâtrement à se croire infaillible bien qu'il lui faille, pour y parvenir, condamner toutes les esthétiques, toutes les recherches contemporaines. Sa définition implicite de la réalité ne parvenant (tellement elle est, la plupart du temps, simpliste et de type Roy Rodgers) à faire parler les oeuvres, elle préfère juger plutôt que de s'interroger sur sa valeur propre, sur

(1) Roland Barthes, *Essais critiques,* Seuil, Tel Quel, 1964, p. 164.

la validité de ses *a priori*. Faut-il illustrer ceci ? La critique journalistique s'empresse aussitôt de nous fournir des exemples dont la multiplicité n'a d'égale que la suavité : « L'auteur triche un peu... », « L'auteur a la vue courte pour comprendre la complexité du coeur humain... », « ce personnage déraisonnable s'égare... ».

De pareils jugements ne nous disent absolument rien de l'oeuvre. Ils nous renseignent plutôt sur les limites et les faiblesses du critique ; de même que sur l'image du monde qu'on tend subrepticement à nous imposer à travers eux.

Tel est le fatal aboutissement de toute critique inconsciente de ses propres *a priori*. Elle se perd en vaines extrapolations, en jugements intempestifs, condamnée à passer outre à l'oeuvre et à défendre, à son insu, ce qui est pis, une conception arrêté de la réalité.

• • • •

Or, ce qui est plus grave, c'est que l'attitude de ces critiques pose non seulement le problème de l'approche des oeuvres littéraires et artistiques, mais encore et d'une façon plus générale, le problème de toute connaissance. Car l'habitude de répéter toujours les mêmes choses à propos de n'importe quel objet en plus de conduire au radotage, mène à la sclérose de l'esprit, à l'impuissance à dissocier. Et justement la connaissance véritable ne peut aller sans cette perception et ce respect des différences dont parle Kant : « Si l'on veut présenter une connaissance comme science, il faut d'abord pouvoir exactement déterminer son caractère distinctif, ce qu'elle n'a de commun avec aucune autre, bref ce qui lui est particulier »[2]. Le malheur de cette critique dont nous venons de tracer brièvement les grandes lignes, tient justement à ceci qu'elle ne caractérise pas son objet. Elle se fonde sur une inférence : que l'art renvoie au réel. Ce point de départ très vague s'applique en somme à n'importe quel signe. Sans objet autre que sa propre perspective érigée en définition, cette critique ne saurait nous apprendre quoi que ce soit. Tautologique, elle se parle ; sans plus.

(2) Emmanuel Kant, Prolégomènes à toute métaphysique future, Paris, J. Vrin, 1969, p. 19.

Pourtant, il n'est pas impossible de distinguer la littérature des autres domaines de l'activité humaine. Le groupe Tel Quel y parvient. Il confère à la littérature un statut particulier : avant d'être monde, elle est mots. Mots assemblés dans un but qui n'est pas nécessairement la communication.

Cet *a priori* satisfait aux exigences kantiennes. Il ouvre de nouveaux horizons sur la littérature. Il permet enfin d'établir un langage scientifique sur ce qui n'était jusque-là que prétexte à belles paroles.

Ainsi définie et perçue la littérature acquiert une importance nouvelle : elle agit sur l'esprit. N'étant pas n'importe quoi, elle fait appel au sens des différences, à la faculté de distinguer. Elle exige de qui veut l'étudier et simplement l'approcher une certaine rigueur, un souci de cohérence, une aptitude à lire les divers niveaux de signification. Dès lors devenue réel spécifique, elle prend de plus le pouvoir d'étonner, d'intriguer, d'interroger et de remettre en question.

Or, si l'on admet que l'esprit agit et transforme le monde, par le détour de son action sur l'esprit, la littérature débouche sur le réel. Par ce détour seulement. Tel est peut-être le sens de ces mots de Jean Ricardou : « 'L'arbre des livres', parce qu'il est différent des arbres, les questionne au plus profond. C'est par son écart essentiel que la littérature interroge le monde, et comme nous le révèle »(3). La littérature donne prise sur le réel, non pas directement et comme par miracle, mais parce qu'elle est autre chose que le monde ; un univers spécifique qui exige d'être étudié en lui-même, de façon méthodique.

Ce pouvoir de l'art, cette capacité de transformer l'esprit, les artistes l'ont toujours reconnu et exploité. Leur puissance est là. Il ne saurait donc être question pour eux de produire des oeuvres correspondantes, au goût du public et du critique. Il ne peut s'agir que de produire. Et d'elles-mêmes les fausses images à la Roy Rodgers s'effaceront. Comme s'estomperont les actuels-critiques-juges devant les Lautréamont futurs.

PIERRE BÉLISLE

---

(3) Jean Ricardou, *Problèmes du nouveau roman*, Paris, Seuil, 1967, page 19.